

Victor Hugo, *Les contemplations* (I-IV) : les mémoires d'une âme

Lorsque les poèmes des *Contemplations* sont publiés en 1856, Victor Hugo est déjà un auteur bien connu et une figure politique importante. Écrit en grande partie durant son exil, ce recueil occupe une place bien particulière dans son œuvre colossale. Avec ces vers, Hugo trouve un espace capable d'accueillir le souvenir de sa fille morte en 1843. Dans sa préface, il précise que « ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort. » Il ajoute que le recueil se présente aussi comme « les mémoires d'une âme ». Il s'agit donc pour lui de peindre les troubles d'un « je » tout en éclairant le lecteur.

I. Itinéraire poétique

D'un livre à l'autre

- Ce recueil est organisé avec soin, et les quatre premiers livres qui le composent n'échappent pas à cette règle. Chaque partie semble posséder **son unité et sa couleur**. Le premier livre fait se lever une lumière dans l'esprit du lecteur, comme l'annonce le titre « Aurore ». Le poète peut installer un cadre bucolique ou encore évoquer « le firmament [...] plein de la vaste clarté » (I, 4). Sa voix se fait aussi ferme lorsqu'il s'agit de se dresser « contre un acte d'accusation » (I, 7). Le deuxième livre creuse souvent ce sillon, pour laisser s'épanouir cette « âme en fleur ». Les deux livres suivants sont plus sombres. Dans « Les luttes et les rêves », nous sommes loin du cadre champêtre. Hugo nous confronte à la souffrance, à la pauvreté, à la solitude ou à l'injustice, comme dans « Mélancholia » ou dans « Le maître d'études ». On peut aussi rencontrer dans ces vers une chouette « sur la porte clouée » (III, 13). La voix poétique semble parfois vaciller, évoquant elle-même des « heures de doute » (III, 3).
- Cette voix se brise dans le livre IV, qui entame le cycle intitulé « Aujourd'hui ». Tout se passe comme s'il était impossible d'évoquer directement le « 4 septembre 1843 », jour de la mort de Léopoldine Hugo. Ces quelques poèmes pour sa fille, pour reprendre le titre de cette section, évoquent un passé heureux et un présent marqué par la tristesse, comme dans le cinquième poème : « Son regard reflétait la clarté de son âme. / [...] Et dire qu'elle est morte ! Hélas ! que Dieu m'assiste ! » Ce quatrième livre s'achève sur un hommage à Charles Vacquerie, qui venait d'épouser la fille du poète et qui s'est noyé avec elle en tentant de la sauver. L'amour se mêle donc à la tristesse.

Un parcours recomposé

- Cet itinéraire amenant le lecteur à passer d'un livre à l'autre semble d'autant plus organisé qu'il est accompagné de nombreuses dates. Hugo pose ici des jalons pour guider la lecture. C'est également ce que suggère la répartition en **deux grands ensembles** intitulés « Autrefois (1830-1843) » et « Aujourd'hui (1843-1855) ». L'organisation est si minutieuse que, dans le livre IV, le troisième poème évoque dès cette alliance de deux chiffres l'année du décès de Léopoldine : 43. Même si cette dernière n'est pas nommée, à l'inverse de Charles Vacquerie, le recueil comporte un grand nombre de liens explicites avec la vie du poète. **Ces rappels autobiographiques** donnent le sentiment que c'est bien son âme qu'il explore et met à nu sous nos yeux. Ils donnent à ce recueil des allures de mémoires.
- Cette organisation soignée et exhibée est pourtant trompeuse. D'une part, les dates indiquées à la fin des poèmes ne correspondent pas toujours aux dates d'écriture. Beaucoup de poèmes du premier livre ont par exemple été écrits entre 1853 et 1855. Il ne s'agit pas de leurrer le lecteur mais de lui proposer un parcours qui n'épouse pas totalement l'existence du poète. D'autre part, contrairement à ce que laisse entendre le titre de chaque livre, Hugo insère aussi des poèmes sombres dans les deux premiers livres ainsi que des moments plus apaisés ou joyeux dans les deux suivants. Il ne livre donc pas ici une autobiographie rigoureusement balisée. Au contraire, **il recompose librement les différents fragments** de ces *Contemplations* pour créer un vaste ensemble ayant sa propre logique.

II. Un voyage lyrique

Un « je » troublé

- Hugo multiplie tout au long du recueil les références **au mythe d'Orphée**. « Oui, je suis le rêveur [...] et j'entends ce qu'Orphée entendit. », proclame-t-il par exemple (I, 27). Comme Orphée, le poète manie la lyre. C'est ce qu'annonce par exemple le deuxième poème du recueil : « Le poète s'en va dans les champs ; il admire, / Il adore ; il écoute en lui-même une lyre ». Le recueil, malgré quelques accents **polémiques**, est donc souvent **lyrique**. Le poète « écoute en lui-même » et nous invite à explorer les troubles du « je ». Les marques de la première personne du singulier sont par conséquent nombreuses, ce qui permet d'inscrire ce recueil dans l'histoire du mouvement romantique.
- Les émotions se heurtent souvent dans les quatre premiers livres. Certes, le « deuil » amène le poète à exprimer l'ampleur de sa douleur. La souffrance sous toutes ses formes trouve refuge dans ces pages, et le recueil accueille bien des peines rencontrées par le « je ». Le lecteur est invité à **compatir**, c'est-à-dire à souffrir avec les différents personnages des *Contemplations*. Le poète se montre même sensible au calvaire d'un cheval agonisant « sous le bloc qui l'écrase et le fouet qui l'assomme ». On n'oubliera toutefois pas que, fidèle à son esthétique faite de contrastes, Hugo manie avec brio **l'art du clair-obscur**. Un instant de lumière peut éclairer l'obscurité tandis que la noirceur du présent menace souvent la gaieté d'« autrefois ».

La lutte contre le silence

- Ce nouvel Orphée doit cependant lutter pour imposer son chant. Si la voix du poète est ferme ou enjouée dans les premiers livres, elle apparaît de plus en plus **menacée par la tentation du silence**. C'est qu'il faut, pour Hugo, parvenir à dire l'indicible. C'est en ce sens que le blanc qui suit la date du 4 septembre 1843 fait office de vide menaçant. Le poème suivant montre que ce gouffre a englouti trois années. Le « je » parvient à reprendre la parole, mais il semble usé, d'autant que le deuil de sa fille rejoint le souvenir d'une mère partie trop tôt :

Il est temps que je me repose ;
Je suis terrassé par le sort.
Ne me parlez pas d'autre chose
Que des ténèbres où l'on dort ! [...]
Maintenant, je veux qu'on me laisse !
J'ai fini ! le sort est vainqueur.
Que vient-on rallumer sans cesse
Dans l'ombre qui m'emplit le cœur ?

Le temps se fige dans un présent qui n'avance plus, et les verbes au futur, dans bien des poèmes, sont associés à des marques de la négation.

- C'est pourtant précisément en **exhibant ses fêlures** que le poète parvient à lutter contre ce silence qui pourrait avoir raison de sa parole. Un renversement s'opère alors, et les mots, sans nier la douleur ou le doute, l'emportent sur la page blanche. Cette force qui ne nie pas ses failles ne paraît pas aussi éclatante que celle qui dénonce les injustices dans « Autrefois ». Elle n'en est pas moins impressionnante. Le lien avec le lecteur, d'un bout à l'autre de ces quatre livres, a finalement raison de **la solitude dont se plaint un poète incompris**, attaqué ou brisé.

III. Ouvertures

Une quête métaphysique

- Cette quête qui mène le « je » vers son passé prend aussi **des accents métaphysiques**. La voix poétique cherche souvent à « aller au bord de l'infini », comme l'annonce Hugo dès la préface et comme le souligne encore le titre du sixième et dernier livre. Souvent « le ciel s'ouvre à ce chant comme une oreille immense » et « l'infini tout entier d'extase se soulève » (I, 4). Ce terme d'extase fait particulièrement sens puisqu'il montre la capacité du « je » à sortir de lui-même pour s'avancer vers ce qui le dépasse. Aussi le **poète évoque-t-il souvent Dieu** ou le ciel, et tout ce qui, en somme, représente l'infiniment grand, comme à la fin de « Billet du matin » : « Nous avons l'infini pour sphère et pour milieu, / L'éternité pour âge ; et, notre amour, c'est Dieu. » Cette âme voyage donc tout au long des *Contemplations*, pour aller dans le passé, mais aussi pour explorer d'autres univers et même d'autres corps.

- Cette élévation est importante pour Hugo car elle participe directement de la mission du poète. Ce dernier est un « voyant », comme le soulignera plus tard Rimbaud. Il lui faut contempler ce que d'autres âmes ne voient pas aussi nettement pour leur transmettre ensuite le fruit de ces visions. C'est ce que nous rappelle Hugo, dans « Aurore » :

Il faut que le poète, épris d'ombre et d'azur,
Esprit doux et splendide, au rayonnement pur,
Qui marche devant tous, éclairant ceux qui doutent,
Chanteur mystérieux qu'en tressaillant écoutent
Les femmes, les songeurs, les sages, les amants,
Deviennne formidable à de certains moments. (I, 28)

D'un sublime à l'autre

- Pour autant, Hugo ne cherche pas tant à nous mener vers un autre monde qu'à éclairer notre monde. Le poète est « rêveur » mais il est également « l'interlocuteur des arbres et du vent » (I, 27). Il chante par conséquent les beautés de la nature, rappelant que l'infiniment petit est à la hauteur de l'infiniment grand, et que chaque partie de ce tout vaut d'être célébrée :

Tout est grand ; sombre ou vermeil,
Tout feu qui brille est une âme.
L'étoile vaut le soleil ;
L'étincelle vaut la flamme. (I, 17)

- C'est aussi l'amour qui peut éclairer le cœur de l'Homme :
L'amour fait comprendre à l'âme
L'univers, sombre et béni ;
Et cette petite flamme

• **Le sublime** n'est donc pas toujours là où le lecteur l'attend. Comme toujours, Hugo construit une série de contrastes, et l'unité du monde peut parfois sembler troublée par une série de dissonances. Reste qu'un puissant mouvement traverse le recueil en nous ramenant sans cesse vers les Hommes, qui font eux aussi partie de ce grand tout. C'est en ce sens que l'âme du poète est profondément liée à celle de tous les êtres humains. Si le romantisme a parfois été accusé de se concentrer sur le « moi », Hugo affirme dans sa préface que ce « moi » mène au « nous » : « Ce livre contient, nous le répétons, autant l'individualité du lecteur que celle de l'auteur. *Homo sum*. Traverser le tumulte, la rumeur, le rêve, la lutte, le plaisir, le travail, la douleur, le silence ; se reposer dans le sacrifice, et, là, contempler Dieu ; commencer à Foule et finir à Solitude, n'est-ce pas, les proportions individuelles réservées, l'histoire de tous ? »

IV. Corpus : les mémoires d'une âme

Desseins et destins poétiques

La voix poétique est-elle elle-même le sujet des textes ? L'expression du moi devient-il un laboratoire d'explorations et d'expérimentations poétiques ? Quelles fonctions a le poète dans le monde qu'il occupe et qu'il donne à voir ?

La poésie comme mémoire d'un homme

Les poètes lyriques explorent la passion amoureuse (*Sonnets* de Louise Labé ; *L'Olive* de Du Bellay, *Les Amours de Cassandre* ou les *Sonnets pour Hélène* de Ronsard), partagent leur vision de l'amour entre joie et douleur (*Romances sans paroles*, Verlaine) voire idéalisent l'être aimé inaccessible (« À la mystérieuse » du recueil *Corps et biens*, Robert Desnos).

Éloigné de sa terre d'origine, en exil, le poète peut exprimer ses regrets de la terre natale (« Heureux qui comme Ulysse », *Les Regrets*, Du Bellay), sa nostalgie du lieu de l'enfance (Lamartine face au domaine familial de Milly dans *Harmonies poétiques et religieuses*), son mal du pays « *Ultima verba* » dans *Les Châtiments*, Hugo), ses souvenirs (Léopold Sédar Senghor et l'Afrique dans *Chants d'ombre*).

La poésie comme mémoire du monde

L'inspiration divine du poète est souvent mise en scène dans les textes et dans l'iconographie, le poète se faisant l'intermédiaire entre la sphère céleste et l'humanité. La Nature, depuis l'Antiquité, demeure une source d'inspiration qui permet à Victor Hugo, dans *Les Contemplations*, de reprendre la définition ancienne du poète-prophète, du poète mage. Le poète contemple la Nature, la comprend et la transmet aux hommes par le biais de ses vers. Baudelaire reprend cette image du poète déchiffreur des signes du monde et de ses symboles dans le poème « Correspondances » des *Fleurs du Mal*. Philippe Jaccottet porte dans tous ses recueils une attention particulière à la nature pour donner à voir l'élément le plus humble souvent ignoré, délaissé, méconnu (*Cabier de verdure*). Robert Marteau écrit quotidiennement des sonnets sur les oiseaux et les arbres rencontrés dans les parcs parisiens, notamment pour donner à lire le message intrinsèque de la nature et pour révéler ses fonctionnements.

Mémoires et engagements poétiques

Le poète est aussi un observateur et un juge. Il est amené à dénoncer les horreurs de l'Histoire aussi nombreuses et diverses soient-elles : les persécutions et les massacres des protestants dans *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné ; la dénonciation des actions et du pouvoir de Napoléon dans *Les Châtiments* de Victor Hugo ; les atrocités de la Seconde Guerre mondiale et les appels à la Résistance (Paul Éluard, Robert Desnos)... Les dénonciations effectuées par le poète, ses engagements laissent des traces supplémentaires et font ainsi acte de mémoire, d'autant plus que le poète sait donner plus de force à son discours en employant des procédés rhétoriques adaptés.